

# DIALECTICA

VOL. 6 - No. 2

15. 6. 1952

108  
P 414  
6° 112

## LE PRINCIPE DE DUALITÉ

*Comptes rendus des Troisièmes Entretiens de Zurich*

Contents	Sommaire	Inhalt
GONSETH (F.)	Editorial: Le principe de dualité . . . . .	103
	<i>A. Séance d'ouverture</i>	
GONSETH (F.)	La loi du dialogue . . . . .	107
GAGNEBIN (S.)	Théorie et expérience. Le problème . . . . .	120
BERNAYS (P.)	Dritte Gespräche von Zürich, Ansprache . . . . .	130
	<i>B. Discussion générale</i>	
Thèses		
BERNAYS (P.)	Gesichtspunkte der Erkenntnistheorie (insbesondere zur Auseinandersetzung mit der Kantischen Erkenntnistheorie) . . . . .	137
PAULI (W.)	Theorie und Experiment . . . . .	141
GONSETH (F.)	Théorie et expérience . . . . .	143
BERNAYS (P.)	Discussion préliminaire . . . . .	145
GAGNEBIN (S.)		
GONSETH (F.)		
HUSSON (L.)		
MERCIER (A.)		
MOSER (S.)		
PERELMAN (Ch.)		
	<i>Varia</i>	
BERNAYS (P.)	Bemerkungen zu der Arbeit von E. E. Harris . . . . .	166
HARRIS (E. E.)	Some Recent Criticisms of Berkeley . . . . .	167
GUGGENHEIMER (E. u. H.)	Technische Epistemologie . . . . .	186

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE PARIS  
ÉDITIONS DU GRIFFON NEUCHÂTEL SUISSE

par opposition aux simples observations, c'est-à-dire aux faits qui ne comportent pas encore d'enseignements, les faits qui procurent l'expérience, c'est-à-dire qui instruisent. Or les faits peuvent devenir instructifs de deux manières : parce qu'ils sont matériellement *provoqués* par un expérimentateur, qui en a réalisé les conditions, ou bien parce qu'ils sont *invoqués* en vue de confirmer ou d'infirmer une idée. Ce qu'il y a de commun entre les deux cas, c'est que les faits sont, dans l'un et l'autre, ainsi que l'indique l'étymologie latine *vocare*, comme appelés en témoignage ; ce qu'il y a de différent, c'est que cet appel reste dans le second cas purement mental, tandis que dans l'autre il se traduit par une intervention effective dans le déroulement des phénomènes. Comme les deux choses ne s'excluent pas, mais ne s'impliquent pas non plus, on pourrait, pour supprimer toute ambiguïté, distinguer quatre hypothèses. Si le fait que le savant constate se produit de lui-même au début d'une recherche, ou du moins avant l'énoncé de toute hypothèse, si donc il n'est ni provoqué ni invoqué, c'est incontestablement, quel que soit le point de vue auquel on se place, une observation. S'il est provoqué pour vérifier une hypothèse, c'est, dans tous les sens du mot, une expérience. Mais s'il est provoqué pour suggérer une hypothèse ou guider sa formation (comme il arrive dans les expériences pour voir), ou bien si (comme il arrive en astronomie) il est invoqué pour vérifier une hypothèse par un savant qui le cherche mais qui est hors d'état de le produire, alors il apparaît comme une observation ou comme une expérience, suivant que l'on s'attache à la manière dont il est obtenu ou au rôle qu'il joue dans le raisonnement expérimental.

Je voudrais profiter de l'occasion que m'offre cette intervention pour insister à mon tour sur la nécessité qu'il y a de faire, comme l'a bien dit M. Mercier, de la sémantique pour se comprendre, mais aussi, comme M. Gagnabin vient de le montrer à propos des mots *objet* et *sujet*, de connaître l'histoire des idées pour éclairer la sémantique. Si les mots ont différents sens, la dérivation de ces sens tient pour une part à une logique interne, ou à une dialectique, qui nous révèle certaines articulations de la pensée et certains rapports entre ses objets, et pour une autre part à l'influence des doctrines qui ont conquis une certaine diffusion et dont certaines thèses s'incorporent à ce qu'on appelle le sens commun, non d'ailleurs sans très souvent se dégrader. Et ainsi la réflexion sur le langage, à la lumière de l'histoire, est un élément essentiel de la critique philosophique.

PERELMAN. — Je crois que notre discussion concernant les rapports de la théorie avec l'expérience permettra également de jeter quelque lumière sur le problème des premiers principes, de l'« Anhypotheton » dont M. Moser se déclare partisan, jusqu'à nouvel ordre. Cette affirmation de l'existence de premiers principes, indépendants de toute expérience, me semble, par ailleurs, poser un problème parallèle à celui de l'existence de



données immédiates de nature expérimentale, dont la validité serait indépendante de toute théorie.

Quand on parle du « dialogue » du physicien avec la nature, il est un élément fondamental, et que l'on ne peut oublier, c'est que la nature ne formule jamais de réponse à nos questions : nous interprétons dans le langage de notre théorie les résultats de l'expérience qui, eux, ne sont pas discursifs. Ce que nous appelons « résultats de l'expérience » contient déjà des éléments théoriques que nous traitons comme des faits d'expérience, parce qu'ils ne relèvent pas de nos préoccupations, parce qu'il ne s'agit pas de notre problème. La « réponse » de la nature se situe toujours au niveau de la théorie du chercheur, et il suffit que notre préoccupation change pour que, là où l'on ne voyait auparavant qu'un résultat de l'expérience, on distingue une donnée et son interprétation théorique. C'est ainsi que la donnée du physicien peut devenir problème du psychologue, et sera décomposée en éléments de nature diverse.

Mais si, d'une part, les résultats expérimentaux sont décrits dans le langage de la théorie, et sont structurés par celle-ci, d'autre part, le besoin de cohérence, et le désir de rendre compte des résultats expérimentaux, nous obligent, de temps en temps, à modifier la théorie, et par là aussi le sens des termes dont elle se sert pour décrire et expliquer.

Si nous ne sommes pas des mystiques, et ne croyons pas au caractère incommunicable de l'expérience, notre description des données immédiates est corrélatrice de notre croyance dans le caractère premier et définitif de notre théorie. La description de données immédiates, préalable à toute théorie, donc à toute interprétation de ces données, ne se conçoit qu'en fonction de principes premiers, que l'on considère comme antérieurs à toute théorie et, d'habitude, comme condition de toute théorie.

Si une description de données immédiates ne se conçoit donc qu'en fonction d'une métaphysique, qui fournirait les premiers principes, en deçà de toute théorie, la croyance même en ces premiers principes suppose, tout d'abord, que l'on admet une conception linéaire, ou du moins progressive, du savoir, et que ces principes sont considérés comme étant à l'abri de toute expérience ultérieure. Dans la mesure où, s'inspirant des méthodes scientifiques, on admet le principe de dualité qui rend corrélatives l'expérience et la théorie, on ne peut que rendre solidaire la croyance en des principes premiers de celle qui affirme des données immédiates, et se refuser à admettre l'existence des uns et des autres.

Si Bergson et Husserl (par exemple) croient pouvoir décrire un donné immédiat, c'est parce qu'ils croient précisément pouvoir se référer à une instance dernière.

Husson. — J'avais demandé à intervenir dans la discussion qui s'est engagée entre M. Gonthier et M. Moser. Je ne prévoyais pas que j'aurais d'abord à répondre à M. Perelman.

